

RYAN DAVID JAHN

De bons voisins

roman traduit de l'américain par Simon Baril



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

A quatre heures du matin le 13 mars 1964, à New York, dans le Queens, une jeune femme qui rentre chez elle est agressée dans la cour de son immeuble. Des voisins entendent ses cris, mais personne n'appelle les secours. Concentré sur deux heures, *De bons voisins* raconte les derniers instants de cette femme. Mais c'est aussi l'histoire de ses voisins, témoins inertes de son calvaire : une jeune recrue de l'armée, angoissée à la veille de la visite médicale qui décidera de son départ pour le Viêtnam ; une femme qui pense avoir tué un enfant ; un couple qui fait sa première expérience échangiste... C'est enfin l'histoire de la ville, de ses nuits faussement calmes, de sa violence aveugle.

Ryan David Jahn s'empare ici d'un fait divers réel, le meurtre de Kitty Genovese, qui a défrayé la chronique dans les années 1960 et donné naissance à la notion d'"effet du témoin" : lors d'une situation d'urgence, les témoins sont d'autant moins susceptibles d'intervenir qu'ils sont nombreux.

Usant de toutes les ressources du roman pour interroger cette criminelle passivité, l'auteur mène de concert de multiples fils narratifs, les entrecroise avec un art consommé du récit et tisse le sordide canevas de nos démissions ordinaires.

"ACTES NOIRS"

série dirigée par Manuel Tricoteaux

RYAN DAVID JAHN

Ryan David Jahn écrit depuis l'âge de dix ans. De bons voisins a été récompensé par le Prix du meilleur premier roman décerné chaque année par la Crime Writers Association. Il vit à Los Angeles.

Titre original :

Acts of Violence

Editeur original :

Macmillan New Writing, Londres

© Ryan David Jahn, 2009

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00725-6

RYAN DAVID JAHN

De bons voisins

roman traduit de l'américain
par Simon Baril

ACTES SUD

Pour Mary, avec tout mon amour.

Ça commence sur un parking.

Le parking se trouve à l'arrière d'un bar sportif, un bâtiment en brique qui a accumulé les blessures et les cicatrices au cours de sa longue histoire. Il s'est fait percuter par des conducteurs en état d'ébriété qui ont passé la marche arrière au lieu de la marche avant, s'est fait taillader par des gens qui ont gravé leurs initiales sur les murs, et prendre d'assaut par des vandales ivres. Un soir, il y a quinze ans, quelqu'un a tenté d'y mettre le feu. Malheureusement pour le pyromane en puissance, la météo avait prévu de la pluie. De sorte que le bar est toujours là.

Il est presque quatre heures du matin – trois heures cinquante-huit –, un moment d'obscurité parfaite où aucun soupçon de lumière ne pointe encore à l'est. Il fait nuit noire.

Le bar est fermé et silencieux.

Seules trois voitures sont garées sur son parking habituellement bondé : une Studebaker de 1957, une Oldsmobile de 1953 et une Ford Galaxie de 1962 à l'aile cabossée. Deux d'entre elles appartiennent à des clients : l'un est un vendeur à domicile qui consacre ses journées à essayer de fourguer des aspirateurs ; l'autre, un chômeur qui passe les siennes à

contempler les fissures du plafond de l'appartement dont il n'a pas payé le loyer depuis trois mois. Tous deux ont bu quelques coups de trop plus tôt dans la soirée et ont trouvé un autre moyen de rentrer chez eux – le taxi, sans doute. C'est sûrement le cas du chômeur. Le vendeur s'est peut-être fait accompagner par un camarade, mais le chômeur, lui, a presque certainement pris un taxi. Quand il vous reste trente dollars et que le montant du loyer c'est quatre-vingts, inutile d'économiser. Buvez jusqu'à l'ivresse et payez-vous un taxi pour rentrer. Si l'on doit toucher le fond, autant prendre plaisir à la chute. C'est quand il vous reste quatre-vingt-sept dollars et que le loyer s'élève à quatre-vingts qu'il faut se restreindre.

Des gobelets en carton et d'autres déchets – journaux, emballages alimentaires – jonchent l'asphalte décoloré par le soleil. Un bref instant, une brise que l'on entend gémir chasse tous ces détritrus en travers du macadam fendillé, réorganisant légèrement leur position avant de s'évanouir.

Et c'est alors qu'une jolie fille – une femme, à vrai dire, bien qu'elle ne se *sente* pas adulte – sort du bar, poussant la porte.

Elle se nomme Katrina – Katrina Marino –, mais presque tout le monde l'appelle Kat. Les seules personnes qui l'appellent encore Katrina sont ses parents, à qui elle parle chaque samedi au téléphone. Ils vivent à près de six cent cinquante kilomètres, mais ça ne les empêche pas de lui taper sur les nerfs, oh non ! Quand vas-tu enfin te montrer raisonnable et quitter cette ville, Katrina ? C'est un dangereux cloaque. Quand vas-tu te trouver un jeune homme bien avec qui te mettre en couple, Katrina ? Une fille de ton âge ne devrait pas être célibataire. Tu es plus près de la trentaine que de tes vingt ans,

tu sais. Bientôt, tu n'auras plus cette beauté encore fraîche qui permet de décrocher un homme bien, un docteur ou un avocat, et il faudra que tu te contentes de moins. Tu ne voudrais pas te résoudre à ça, n'est-ce pas, Katrina ?

Une fois sortie, Kat tend le bras en arrière pour palper le mur, à la recherche d'une protubérance. Elle finit par la sentir, un interrupteur qu'elle pousse vers le bas. Clic. Les fenêtres du bar plongent dans le noir, et la lumière qui débordait sur le parking, blanchissant l'asphalte gris, s'efface.

Kat referme la porte et la verrouille, tournant la poignée une dernière fois pour vérifier, puis rabat le portail en métal – vlan ! – et fixe le cadenas.

Le portail et le cadenas ne sont là que depuis six mois et ne sont pas vraiment assortis à l'aspect délabré du reste du bar. De neuf, il y a également les barreaux des fenêtres. Quelqu'un a forcé la porte arrière, pris l'argent derrière le comptoir ainsi qu'une caisse de whisky avant de s'enfuir en brisant une vitre. Pourquoi cette personne n'est pas tout simplement ressortie par la porte, personne ne le sait.

Le préjudice en termes de whisky et d'argent liquide ne constituait pas en lui-même une tragédie. Mais le coût des réparations, par contre, a fait très mal. Sans parler de la perte de revenus : l'établissement a dû rester fermé pendant quarante-huit heures.

Kat n'est que la gérante de nuit, mais elle se sent tout de même responsable de ce bar.

A peine a-t-elle fait un pas en direction de sa Studebaker que Kat, fatiguée, rattrapée par sa longue nuit maintenant que l'adrénaline de la soirée est entièrement épuisée, s'aperçoit que sa voiture semble pencher vers la droite, sans pouvoir d'abord dire pourquoi, ni même si c'est vraiment le cas. Peut-être est-ce une illusion, un jeu d'ombres.

Il faut qu'elle ait parcouru la moitié de la distance la séparant du véhicule pour se rendre compte que l'inclinaison est bien réelle, que l'une des roues de sa maudite voiture est à plat.

“Nom d'un chien !” s'exclame-t-elle en tapant du pied sur l'asphalte avec colère, sentant le choc lui remonter le long du tibia.

Elle s'approche de la voiture, va directement au coffre, glisse la clé dans la serrure éraflée, tourne vers la gauche – c'est le mauvais sens –, vers la droite – elle entend le verrou basculer –, soulève la porte.

Elle n'y voit rien à l'intérieur.

Elle cherche à tâtons la lampe torche qu'elle range sur le côté gauche, coincée dans l'angle. Sa main se balade dans l'obscurité un moment avant de rencontrer la surface lisse et froide. Ses doigts se referment sur la lampe, elle l'allume. La lumière est faible, jaunâtre, mais c'est mieux que rien. Et maintenant qu'elle arrive à les distinguer, elle attrape la roue de secours et le cric – à ce moment-là, un bref sourire se dessine aux coins de sa bouche.

Kat a toujours été quelqu'un d'un peu emprunté, quelqu'un qui s'observe elle-même à distance, et se voyant ainsi, petit bout de femme d'un mètre cinquante-cinq et quarante-cinq kilos, vêtue d'une robe en laine bleue sous un trois-quarts blanc, avec dans les bras une roue presque aussi grosse qu'elle et un cric très lourd – se voyant ainsi, elle imagine qu'elle doit produire le même effet qu'un hippopotame en tutu. Et cette pensée-là suffit à esquisser un sourire sur ses lèvres. Mais ce sourire a tôt fait d'être gommé dès lors qu'elle songe à la tâche qui l'attend.

Un instant plus tard, Kat est accroupie, en train de lever sa voiture avec le cric afin de changer ce maudit pneu, contemplant le passage de roue qui

semble s'agrandir tandis que le pneu reste fermement planté au sol – avant d'enfin décoller, lui aussi, même si le dessous reste aplati. A priori le pneu devrait se remplir d'air, gonfler, maintenant que plus aucun poids ne l'écrase, mais ce n'est pas le cas.

Et soudain – un bruit derrière elle.

Elle s'immobilise, espérant que ce n'était rien, que le bruit ne va pas se répéter, mais si, et elle tourne la tête pour regarder par-dessus son épaule, inquiète de ce qu'elle pourrait découvrir, cependant il faut bien qu'elle jette un coup d'œil. Kat est quelqu'un qui met toujours les mains devant les yeux quand quelque chose d'affreux se déroule sur l'écran du drive-in – mais elle risque aussi toujours un regard furtif entre ses doigts.

Des feuilles de journal volettent sur l'asphalte, emportant avec elles les nouvelles de la veille.

“C'est rien que le vent, idiotie”, dit-elle.

Rien que le vent.

Elle se tourne à nouveau vers la voiture et reprend ce qu'elle faisait.

Kat balance le pneu crevé et le cric losange dans le coffre – peu importe comment ils atterrissent – qu'elle ferme en le faisant claquer d'un coup sec.

Un clou est à l'origine de la crevaison. Ce truc rouillé et tordu dépassait du flanc intérieur du pneu comme une dent solitaire sur une gencive dégarnie. Kat se rappelle vaguement avoir traversé une zone de chantier en se rendant au boulot : des hommes aux bras bronzés qui réparaient une maison mitoyenne à moitié brûlée, emportant à l'arrière d'un camion des planches cassées d'où sortaient des clous brillants.

Les mains de Kat sont noires de crasse, de poussière de frein, et elle a peur de se toucher, de tacher

sa robe bleu clair ou son manteau blanc. De se salir encore plus. Elle a déjà réussi à se mettre une trace de noir sur la robe en rangeant le pneu dans le coffre.

Espèce de fichu pneu crevé !

Tout ce qu'elle souhaite, c'est rentrer chez elle, se débarrasser de ses vêtements et se glisser d'abord dans un bain chaud, puis dans son lit, sous ses draps frais comme la nuit où elle pourra dormir jusqu'à midi, voire une heure. Et, avec un peu de chance, du moment où sa tête se posera sur l'oreiller jusqu'au moment où le soleil de la mi-journée s'infiltrant à travers la fenêtre la réveillera, elle ne fera que de beaux rêves.

Mais il faut qu'elle commence par arriver chez elle.

Elle ouvre la portière et se laisse choir sur le siège du conducteur, insère la clé et met le contact. La voiture grogne, le bruit d'un fumeur de trois paquets par jour se raclant la gorge. Le moteur tourne – paresseusement.

“Allez, ma petite”, l'encourage Kat.

Elle appuie sur l'accélérateur.

Le moteur tourne un peu plus vite. Encore plus vite. De mieux en mieux. Elle relâche la pédale – attention à ne pas noyer le moteur. Il tourne toujours. Tousse. Pétarade. Et finalement démarre pour de bon.

Dieu soit loué. Kat s'essuie le front, contente de ne pas avoir à appeler un taxi, et à peine ce geste fait, elle se souvient de la crasse sur ses mains, se regarde dans le rétroviseur et rit.

Comme celui d'un clochard dans un film muet, son front est barré d'une traînée noire.

Et elle ne peut même pas se nettoyer, toute tentative ne ferait qu'empirer les choses. Mais Kat s'en

moque. La nuit a été longue. Elle a travaillé dix heures d'affilée et elle est vannée, il ne lui reste plus qu'à rentrer chez elle.

C'est sa dernière mission avant le lever du soleil.

Kat tire sur une commande de son tableau de bord et les phares projettent deux faisceaux jaunes dans la nuit. Elle aperçoit des particules de poussière ainsi que des insectes flottant dans la lumière et elle se souvient d'un jour lorsqu'elle avait trois ans, peut-être quatre, et qu'elle était allongée sur le lit de ses parents, qui lui semblait énorme, aussi grand qu'une île. Elle était censée dormir – c'était l'heure de la sieste ; c'est pour ça qu'elle se trouvait là –, mais elle était réveillée, en train d'observer un rayon de soleil blanc qui s'introduisait par la fenêtre pour venir caresser ses jambes nues. Cette chaleur était agréable, et Kat distinguait des grains de poussière qui flottaient dans la lumière. Elle pensait que ces particules étaient des créatures vivantes. Elle riait en les voyant danser et tendait la main pour les attraper, mais pour une raison inconnue elle n'y parvenait jamais. Ces particules anticipaient toujours ses attaques et flottaient à l'écart de son petit poing dodu juste avant qu'il ne les atteigne.

Kat enfonce un bouton et la radio se met à crépiter. Une voix d'homme qui grésille, artificiellement grave :

“... et le président Johnson a déclaré aujourd'hui que la décision de Cuba de couper l'approvisionnement

en eau de la base navale de Guantánamo était inacceptable. Autre information : Jimmy Hoffa, qui la semaine dernière a été reconnu coupable d'avoir soudoyé un jury fédéral dans le..."

Kat grimace, tourne le bouton de réglage.

Les nouvelles, ce n'est que du blabla, confirmant encore et toujours qu'elle est petite et que le monde est grand, qu'elle ne peut rien faire pour empêcher ni même pour changer les événements les plus importants. Kat préfère se concentrer sur les choses sur lesquelles elle peut agir, la vie des gens qui l'entourent, sa propre vie à elle. Des petits changements, des buts à sa portée.

Comme remplir un verre. Comme remplacer un pneu.

"... attendez-vous à une température minimale de cinq degrés ce soir, avec des averses en tout début de matinée et..."

Elle essaie encore une autre fréquence.

"Voici Buddy Holly & The Crickets avec *Not Fade Away*, enregistré à peine deux ans avant le décès prématuré de M. Holly. Dur de se dire que ça fait déjà cinq ans, pas vrai ? Enfin... Dino ce soir sur votre radio, pour vous rappeler qu'ici, sur WMCA, Buddy est toujours en vie !"

Dino lance la chanson, avec son rythme à la Bo Diddley et son batteur qui tape sur une boîte en carton.

Kat monte le son et passe une vitesse.

Tandis que Buddy Holly chante depuis l'au-delà, expliquant "comment les choses vont se passer**",

* Référence aux paroles par lesquelles débute la chanson : *I'm-a gonna tell you how it's gonna be...* (Toutes les notes sont du traducteur.)

Kat roule à travers une ville où règnent la nuit, le silence et le vide, passant devant un cinéma dont la marquise affiche *Docteur Folamour* ; passant devant la vitrine d'une librairie où sont empilés des romans de gare Gold Medal à quarante cents ; passant devant un tas ficelé de journaux humides de rosée, l'édition du matin, déposée devant un kiosque cadenassé pour la nuit.

Encore trois quarts d'heure et arrivera un homme obèse, affligé de cicatrices d'acné qui remontent à vingt ans en arrière et de la colère qui va avec, celle de quelqu'un dont on s'amusa à tirer le slip pour le lui coincer entre les fesses à l'école primaire. Il déverrouillera le kiosque et coupera la ficelle autour des journaux.

Les quotidiens annoncent qu'on est le 13 mars, mais en contemplant l'horizon obscur pendant qu'elle conduit, Kat sait qu'on ne sera pas le 13 mars avant encore au moins trois heures en ce qui concerne la plupart des gens, peu importe ce que disent les journaux.

Ce serait chouette si elle pouvait arrêter sa voiture et lire un de ces exemplaires afin de découvrir ce qui arrivera demain, au cours de cette journée qu'elle va passer à dormir, mais, évidemment, même l'édition datée d'aujourd'hui ne contient que de vieilles nouvelles, des nouvelles de choses qui se sont déjà produites, qu'on ne pourra jamais changer. Même à quatre heures du matin.

Alors que Kat longe une portion de route déserte, une autre voiture, une Fiat 600 bleu clair de 1963 qui se rapproche d'elle depuis une bonne trentaine de secondes – elle a pu voir les petits phares ronds s'agrandir progressivement – la double dans

un sifflement d'air, avec un grondement aigu de son moteur en plein effort et un crissement de ses pneus à flanc blanc.

Quelques instants après s'être fait dépasser, Kat prend un virage à gauche, tourne dans une rue endormie et poursuit son trajet vers chez elle, au sud-ouest en direction du Queens Boulevard.

Aurait-elle continué tout droit, elle aurait peut-être vu la Fiat pousser jusqu'à la prochaine intersection. Elle aurait peut-être vu le feu vert du croisement passer à l'orange. Elle aurait peut-être entendu les cylindres s'emballer alors que le conducteur de la Fiat faisait forcer le petit moteur de la petite voiture, écrasant la pédale d'accélérateur contre le plancher. Elle aurait peut-être vu le feu passer de l'orange au rouge. Elle aurait peut-être vu la Fiat foncer dans l'intersection malgré le feu rouge. Elle aurait peut-être vu un pick-up vert s'y engager au même moment par la droite. Elle aurait peut-être vu le pick-up percuter la Fiat, en plein la portière du passager, et entendu un fracas aussi fort qu'un coup de tonnerre ; vu la Fiat faire un tête-à-queue ; vu la Fiat se retourner parce que le conducteur avait braqué le volant dans le mauvais sens au mauvais moment ; vu la Fiat rouler trois fois avant de s'arrêter la tête en bas au bord de la route, une traînée de verre et de métal répandue derrière elle. Elle l'aurait peut-être vue immobilisée là, sur son toit, dans l'air creux de la nuit, ses petites roues tristes tournant furieusement mais n'accrochant rien, comme un scarabée sur le dos sous la lueur jaune d'une lune folle. Elle aurait peut-être vu le pick-up qui l'avait percutée, n'éclairant désormais plus que d'un seul phare, faire marche arrière, se remettre dans le bon sens et repartir dans la rue. Elle aurait peut-être vu le conducteur du pick-up pencher brièvement

son visage blême vers le carnage avant de s'éloigner. Mais elle n'aurait jamais su pourquoi le conducteur avait fui alors que c'était la Fiat qui avait franchi le feu rouge. Ça, personne ne le saura jamais. A l'exception du conducteur du pick-up lui-même.

Et, de toute façon, Kat n'a pas continué tout droit.

Elle a pris à gauche et poursuivi son trajet, et la voilà maintenant faisant route tranquillement vers chez elle avec, en guise de compagnie, des reflets d'elle-même dans les vitres des bâtiments des deux côtés de la rue. Trois Kat roulant ensemble dans la même direction. Il lui serait impossible d'être témoin de l'accident. Et quand le fracas de l'impact résonne, elle ne sait pas d'où provient le bruit.

Elle l'entend, baisse Buddy Holly le temps de jeter un coup d'œil dans le rétroviseur et, comme elle ne voit rien derrière elle sinon l'obscurité – même pas une paire de phares ressemblant à des yeux de loup surgis d'un passé distant –, elle remonte le son de la radio, peut-être même un peu plus fort qu'avant d'être perturbée par le bruit de l'accident, et elle poursuit sa route.

Ce qu'elle a entendu n'était peut-être que le tonnerre. Le présentateur à la radio n'a-t-il pas annoncé des averses en début de matinée ?

Elle observe le ciel et, bien qu'il soit rempli de nuages gris illuminés par la lune, ceux-ci n'ont pas l'air suffisamment lourds pour produire de la pluie. Pas encore. Mais peut-être se trompe-t-elle. Dans ce cas-là, elle espère arriver à la maison avant le début de l'orage.

Elle n'a pas pris de parapluie.